

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Élégie

Véronique Petit

Volume 40, Number 4 (238), August 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60681ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Petit, V. (1998). Élégie. *Liberté*, 40(4), 99–107.

VÉRONIQUE PETIT*
ÉLÉGIE

à Stéphane, in memoriam

I

Je suis un hérisson disais-tu
— piquant — et chat
et la route était grise
abîmes au-dessus — en dessous
de Vie et de Mort en présence
quémendeur-bouleversant, exigeant
Ô toi, ange
et remords à nos mains jointes
Ô toi, de silence doux
le merveilleux dans ton regard
le plus fragile et le plus — pur
à la lumière des profondeurs
tout entier adonné
Ô toi, de douleur innocent

* Véronique Petit vit à Paris et enseigne le théâtre. Journaliste, elle a aussi participé à plusieurs créations théâtrales dans le cadre d'un groupe créé avec le romancier et auteur dramatique Edouardo Manet. Elle publie ici un poème pour la première fois.

Ô toi, de violence — jeune
 si grand ouvert
 trop tôt fermées — le ciel à tes paupières
 trop vite arrivé
 par l'obscur discipline du miroir
 à l'ordre de la sévérité
 par toi-même à toi-même imposé

N'avoir affaire qu'à la séparation continuelle des dieux qui ont formé cet Olympe de miroirs où la complaisance est la pire des douleurs, écrivais-tu

 au vif / l'âpre parfum du commerce des âmes
 et la clarté de ton sourire dans le brouillard aveugle
 — visage

ta voix aimée

Ô toi qui reposes
 pêle-mêle sous les fleurs et la terre gelée
 le cœur incandescent

Tremblante mémoire

Ô toi, de douleur apaisé

Nu — sans limites apprivoisées

 dans le tournoiement du chant

dans toutes les parties du monde qui peuplaient la rencontre
 transparais

 au don — d'amour

restitué tout entier

 à l'air et à l'eau, au nom d'Enfance

 à la berceuse des sphères et à la solitude

/ du rayonnement

— le plus fort et le plus faible, ô toi

 force du cœur vénérée

les années d'avant, d'après et davantage

— tu es là

à côté de mes pas

et je voyais
 grande plaine nocturne et meules dans la steppe
 la Russie de tes origines
 l'azur
 j'y lisais
 le vertige
 brume bleue des ténèbres / impossible caresse
 l'absolu où se noyait
 l'eau de glace de ton regard — brûlant, en suspens
 le diamant de tes yeux
 te guérir — mais de quoi?
 tremblement de charmes à la surface, immobiles désirs
 / ambiants
 trouble — gloussements et rires entrevus
 cette puissance d'imaginaire qui te portait
 — au-delà
 substance effrayante et effrayée
 mirage d'une immatérielle perfection
 traverser la crise, je te disais, ça se traverse
 ça se passe — ça passe
il y avait, je crois, de l'électricité dans l'air
 tu notais
 supplice tourments et fuites — aucun remède
 tu m'aimais, disais-tu, *en dehors de tout*
 ça n'était pas raisonnable et c'en était cruel
 / chair haïe transmuée en ultime Sentimentalité

J'ai vécu dans la pire maladie de l'âme et j'en souffre comme s'il fallait que je me sépare de mon corps

ce sont tes mots / maux inscrits noir sur blanc
 y mettre un terme
 et les signes s'organisant tout autour
 comme perfidie, bise froide
 ton cœur terrestre aspirant à la paix
 mieux vaut la mort, l'aride et les tempêtes

à la complicité des faibles /

à la honte

Dire que te rencontrer fut une grâce
 un rêve plein de démente
 les rayons d'une aube hallucinée
 un tendre et furtif espoir
 peut-être un jour nouveau
 devait-il s'accomplir

et tu meurs
 lueur abricot dans le blanc de la neige
 d'un mal inconnu

tu décides du mot fin
 couché sous les glaïeuls jaune et orange à l'or
 / d'une après-midi d'hiver
 ta mince silhouette souple évanouie dans la nuit
 et pour héritage

ce feu
 mon cœur musique de fugue / une cage à ne rien
 retenir

rien à présent que le silence de l'horloge
 pour te rendre

à l'amitié à l'appel du voyage
 au Pays Bienheureux

comme si tout était dans l'ordre des Choses
 — Tout / ce qui t'est dû

désormais

Il faudra bien grandir avec ta blanche signature

des plis de verdure aux pentes granitiques le ruban de
 / tes plaintes / vent sculptant les niches poreuses
 / hululement mélancolique / lyre de sable et d'argile

immense et insatiable à vouloir
 tout embrasser glorieusement
 uniquement présent
 au coquelicot

il y avait là en jeu vraiment la vie et rien d'autre

— crois-tu que ?
 nous lèverons nos verres à l'allégresse
 / des vergers

aux fruits aux fleurs aux nourritures
 simples

qui sont Vie courants Sang eau Feu froment
 mère de tous les soins prodigués à la Terre
 sans que jamais pèse — nulle menace
 ni sanction

— quand toute parole douce à mon égard se doublait
 d'irréparable / peurs trahisons
 l'offense l'humiliation je l'acceptai
 si j'avais dû seulement servir à ça

damier à sauter le pas
 coccinelle à

donner de la légèreté au temps

pensais-je
 le temps de s'éloigner un peu

rouler les hanches du sommeil, plier l'échine des vagues,
 parcourir le dos des mers sur l'arête
 des brisants en recueillir l'écume et les cristaux

/ icônes fugitives lumières captées
 à l'insu

je t'aime, voilà tout

à mes balbutiements

Désormais

simplement

accrocher la vie à ses arceaux